

Le féminisme de Louise Fiset est sans parti pris, un constat plutôt qu'une revendication:

Bonsoir le soir aux femmes-moineaux de l'hérédité.
 Je plie en cette lueur couchante
 Le bagage des couches du langage.
 Et je m'assieds tendrement
 Sur le beau tas de linge sale
 Laissé derrière comme par hasard
 Dans une mémoire d'homme (p. 41).

La densité, la richesse de ce recueil est attribuable en grande partie au don que possède Louise Fiset de passer du langage référentiel au langage métaphorique, de jouer sur le sens des mots (les «couches» du langage devenant un tas de «linge sale») et à passer à un niveau, si l'on veut, supérieur de métaphore (ce linge sale, le langage, laissé par hasard dans «une mémoire d'homme») qui signifie, dans ces vers et dans d'autres aussi, et mieux que le langage politique, le désir de dépassement linguistique du poète et de la femme.

Tous ces thèmes seraient disparates, beaucoup moins efficaces, n'eût été la forte impression d'unité des poèmes, impression créée sans doute par l'amertume qui les caractérise et par les paysages manitobains qui sont le reflet de cette amertume, mais aussi des paysages familiers pour qui connaît le Manitoba. La seule chose que l'on pourrait souhaiter à l'auteur de *Soul pleureur*, c'est de trouver une voix du printemps, car là aussi se trouveraient de beaux paysages.

Alan MacDonell
 University of Manitoba

GABORIEAU, Antoine (1999) *La langue de chez nous*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 286 p. [ISBN: 2-921353-61-X]

Antoine Gaborieau écrit dans l'avant-propos de son ouvrage, *La langue de chez nous*, que son but est «d'encourager à respecter le parler de chez nous et à lui garder de l'attachement. Ce parler qui est l'écho de notre passé est aussi une composante précieuse de notre patrimoine» (p. 13). Même si le lecteur trouvera que cet ouvrage n'est pas sans intérêt, il aura lieu de se demander ici et là de quel «chez nous» il s'agit. L'auteur affirme que «le lecteur trouvera des expressions

propres au Manitoba français et ailleurs» (p. 13). Il semble que ce mot «ailleurs» se réfère au reste du Canada français: il nous promet que «les Manitobains garderont leurs *tourtières*, leurs *bancs de neige* et leurs *battages*» (p. 13), mais quelle est la particularité de son nouveau glossaire si les autres Canadiens français les garderont eux aussi?

Une réponse à cette question se trouve dans les nombreux termes d'origine métisse, qui constituent un des points forts de cet ouvrage. Entre autres, nous trouvons «catéreau» (de santé fragile) (p. 61) et une «rouâpe» (une espèce de grattoir) (p. 191). Une autre réponse réside peut-être en ceci: le refus de l'auteur de juger que le français standard l'emporte sur le français de «chez nous», ou que la langue écrite est supérieure à la langue parlée. À son avis, «[s]e perfectionner n'est donc pas l'abandon d'un usage dit incorrect, mais plutôt l'acquisition d'une gamme de mots plus étendue» (p. 14). L'auteur procède alors à l'élaboration d'un système de codes comme © pour les expressions ou locutions à conserver et ® pour celles qui sont à rejeter parce qu'elles sont vues comme des emprunts inutiles à la langue anglaise ou encore comme non équivalentes de l'expression canadienne-française.

Tout en appréciant l'ouverture d'esprit de l'auteur, et en comprenant qu'il y a des anglicismes qui ne sont plus vus comme tels (par exemple, carburateur, paquebot et redingote), nous trouvons difficile d'admettre «exhaust pipe» (p. 103) comme relevant de la langue de chez nous, à moins de vouloir dire la langue anglaise de chez nous. C'est précisément ce refus de porter un jugement, ou bien de porter des jugements parfois difficiles à appuyer, qui fait que la lecture de ce texte est tout aussi intéressante que surprenante.

Pourquoi l'auteur admet-il, sans commentaire quelconque, des expressions comme «filling station» (p. 108), «personalized licence plate» (p. 169), «severance pay» (p. 201), «time zone» (p. 223), «unemployment benefits» (p. 230) et «wall socket» (p. 235)? N'a-t-il pas soutenu que «[s]i le Français de France peut se permettre l'emploi d'anglicismes, le Franco-Manitobain doit se garder de l'imiter, le Canada étant un îlot au sein d'une mer anglophone» (p. 12)? Qui plus

est, Antoine Gaborieau nous rappelle dans le même avant-propos que

[...] pour éviter d'encombrer notre langue d'anglicismes, nous devons nous garder d'utiliser des termes anglais familiers car [...] cette habitude déplorable nous conduirait à en accepter des centaines, voire des milliers d'autres [...] (p. 12)

Or, c'est justement ce que semble prouver cet ouvrage! Le symbole ® que nous voyons dans le glossaire ne se retrouve pas souvent dans les pages qui suivent.

Le mot «stop» (p. 28) est à rejeter (français, mais pas de chez nous, paraît-il) mais «dull» (pour qualifier et la météo et les passe-temps) (p. 93) ne l'est pas. «Box-office» (p. 48) et «best-seller» (p. 40) se trouvent rejetés alors que «busy-body» (p. 54) et «cable TV» (p. 55) ne perturbent pas l'auteur. Comme nous l'avons déjà dit, il y a beaucoup de choix © et ® plutôt capricieux. Le seul fait qu'un mot soit utilisé en France détermine sa proscription chez nous. Le symbole ® n'accompagne pas les nombreux calques de structure et de lexique des plus grossiers que le lecteur ne tardera pas à trouver dans cet ouvrage.

Tandis que la première section de *La langue de chez nous* traite les mots, sa seconde section présente de nombreuses locutions. Ici encore, il est difficile de savoir si une expression donnée est de chez nous en étant d'envergure canadienne-française ou seulement manitobaine, mais on en a cure en trouvant des expressions comme «avoir du front tout le tour de la tête» (être effronté) (p. 262), «en avoir plein jusqu'au goulot» (avoir trop bu) (p. 263), «indépendant comme un cochon sur la glace» (p. 264), «être en beau joual vert» (c'est-à-dire très fâché) (p. 265) et «laisser pisser le mouton» (une expression métisse, semble-t-il, qui veut dire être patient) (p. 265).

Le lecteur remerciera Antoine Gaborieau de s'être servi de l'alphabet phonétique international là où il a jugé important de donner la prononciation d'un mot français ou d'un anglicisme. Ceci aide à distinguer des faux amis comme «ride» (mot français) et «ride» (mot anglais). Bélisle aurait dû faire le même choix dans son très bien connu *Dictionnaire nord-*

américain de la langue française, son guide de prononciation étant très difficile à suivre. La seule objection que nous soulevons demeure ce refus de fermer la porte aux anglicismes «inutiles» tout en ne critiquant pas des locutions comme «spécial du jour». Il faut convenir qu'Antoine Gaborieau donne toujours le terme équivalent en français standard (une table d'hôte ou un plan du jour, en l'occurrence), mais comme il le dit dans l'avant-propos, la communication «se globalise». Il affirme par conséquent que «le Franco-Manitobain verra la nécessité d'appriivoiser les expressions du français standard tout en conservant son parler» (p. 14). À ce propos, il cite Antonine Maillet pour nous rappeler que conserver sa langue veut dire «écouter dans sa langue battre son cœur au rythme de chez nous» (p. 14). Nous apprécions la présence d'expressions canadiennes comme «débobiné» (découragé) (p. 84), «liard» (peuplier noir) (p. 142) et «placotage» (commérage) (p. 173). Les mots de chez nous, comme Antonine Maillet l'a bien dit, sont des outils précieux quand il s'agit de décrire notre vécu, mais pour le faire faut-il faire attention aux «speed bumps» (p. 209), chercher ses aspirines dans le «medecine cabinet» (p. 150) et enregistrer Céline Dion avec son «tape recorder» (p. 219)?

Andrew Osborne
University of Manitoba

**LEBLANC, Charles (1997) *Corps météo*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 76 p.
[ISBN: 2-921347-44-X]**

Corps météo de Charles Leblanc est composé de poèmes «de circonstance» qui reflètent une variété d'états d'âme et de cœur. Certains poèmes se rattachent à la vie intérieure du poète, d'autres à la vie de ses proches, d'autres encore à des questions d'ordre politique ou social. Finalement, il y a des poèmes inspirés par le climat manitobain, et surtout cette saison en apparence si peu propice à la poésie, l'hiver sur les plaines. C'est un recueil très accessible, mais qui manque un peu d'unité d'ensemble. Si ceci est attribuable au principe de sa composition, on pourrait dire aussi qu'il y a souvent, pour